

Notes de lecture

Jean-Guy Pilon

Volume 9, Number 3 (51), May–June 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pilon, J.-G. (1967). Review of [Notes de lecture]. *Liberté*, 9(3), 88–93.

CHRONIQUES DE L'AGE AMER, ROMAN PAR ROBERT CHARBONNEAU, MONTREAL, EDITIONS DU SABLIER, 1967, 144 pages.

Le livre que M. Robert Charbonneau a publié sous le titre *roman* est en fait un document bouleversant, en ce sens que l'auteur, d'un oeil impitoyable, fait le bilan d'une époque et de certaines expériences littéraires et politiques vécues avec des amis dont nous devinons les noms réels, au-delà des noms à peine fictifs que l'auteur leur attribue.

Il s'agit, à proprement parler, d'une *chronique* et c'est à dessein que l'auteur a ainsi intitulé son livre. Coïncidence heureuse, ce livre paraît en même temps que la correspondance de Saint-Denys Garneau et quelques semaines à peine après la publication d'une étude sur Saint-Denys Garneau dans la collection des « Poètes d'Aujourd'hui ». Il est d'ailleurs abondamment question de ces ouvrages dans les pages qui précèdent.

M. Robert Charbonneau relate les activités et décrit les préoccupations d'un groupe de jeunes écrivains entre les années 1930-1940. Ce groupe actif, attiré par la philosophie, la littérature et la politique, s'est retrouvé autour de la revue *La Relève* et du mouvement de *Jeunes-Canada*. M. Charbonneau qui fut un des animateurs de *La Relève* était au centre de ce groupe qui comprenait, en plus de Saint-Denys Garneau, MM. Jean Lemoine, Claude Hurtubise, Robert Elie et quelques autres. On peut aujourd'hui porter des jugements facilement sévères sur *La Relève*, mais pour être juste, il faut replacer cette aventure intellectuelle dans son temps. C'est ce que M. Charbonneau réussit avec une élégance d'autant plus grande qu'après avoir été participant à part entière de ce mouvement, il entendrait maintenant, sous le couvert du roman, d'en être le chroniqueur. On se souvient aussi qu'à cette époque, M. André Laurendeau était un des maîtres à penser des *Jeunes-Canada*, un mouvement nationaliste qui fut éliminé par la force de Duplessis, entre 1936 et 1939.

M. Charbonneau, s'il désigne sous des noms d'emprunt les protagonistes de cette histoire, trace d'eux des portraits d'une grande vérité grâce auxquels le lecteur parvient à les reconnaître.

Il parle en ces termes de *La Revue* dont il s'occupait : « Nous voulions la révolution, mais nous nous sentions sans prise sur la vie. Même à la ville, où les chômeurs se chiffraient par centaines de milliers, les communistes se présentaient aux élections et attendaient le salut de la politique. On voulait un gouvernement plus à gauche : le peuple, les opprimés, les chômeurs ne songeaient pas à une intervention populaire. Parmi les jeunes gens — dont un très petit nombre accédait à l'université — les révolutionnai-

res restaient l'exception. En général, les jeunes intellectuels — déjà engagés dans une profession — se montraient conformistes. Parfois, à l'occasion de la rentrée, ils en venaient aux mains avec les policiers, mais à cela se bornaient leurs excès anarchiques. Surtout, l'Église appuyait à droite. Et le catholicisme recouvrait tout ».

Il trace d'un de ses amis qu'il appelle Philippe Servet, le portrait suivant (le lecteur est fortement tenté d'y reconnaître l'auteur de *Convergences*) : « Philippe Servet, que le monde affolait, se retranchait derrière sa surdité pour ne pas terminer ses études et pour remettre à l'époque d'une problématique guérison son entrée dans une profession. La médecine l'attirait, mais il ne demandait qu'à croire ceux qui lui disaient que son handicap lui interdisait tout espoir de ce côté. Il s'enfermait dans sa chambre où il lisait, écrivait des lettres à ses amis, mais refusait tout engagement et même sa collaboration à LA REVUE, jugeant qu'il n'avait rien à dire, qu'il ne savait rien, que la vie de l'esprit était impossible au Québec, sauf entre soi, comme à nos dîners et encore d'une façon très limitée. Ses élucubrations sur ce thème se développaient d'une semaine à l'autre et en vinrent à constituer un véritable petit traité du dillettantisme ».

Il parle aussi d'un autre ami, qu'il appelle Olivier Cromaire, en ces termes : « Olivier vivait dans l'angoisse. Tout devenait pour lui question essentielle et insoluble. Il ne comptait plus les crises qu'il avait traversées depuis son enfance. Il semblait que, dans sa vie, il n'y eut pas de milieu stable, même provisoire. Dès qu'il cherchait à s'élever, tout s'écroulait autour de lui; plus d'appui, partant plus de tranquillité. L'insécurité lui était dévolue. (...) il vivait dans le tourment et rien ne venait compenser sa souffrance, lui donner un sens ».

Et plus loin : « Olivier, depuis des mois, vivait dans l'angoisse, mais celle-ci portait sur sa conduite, sur ses relations avec les hommes. Il se reprochait son arrogance, le mépris où il tenait certains de ses amis, ses manquements à la charité, l'inutilité de sa vie; il se torturait pendant des jours pour un sourire ironique avec lequel on avait accueilli tel de ses propos. Parfois il en venait à souhaiter la mort qui mettrait fin au supplice de son inadaptation à la société ».

On est fortement enclin à penser que l'Olivier en question n'est autre que Saint-Denys Garneau dont Jean Lemoyne déclarait jadis, peut-être avec un peu trop de véhémence, que la société canadienne-française l'avait tué.

Il y a aussi, dans cette *Chronique de l'âge amer* plusieurs autres personnages qui défilent sous leur nom véritable, comme Olivar Asselin et surtout M. Paul Gouin qui, après son absorption par Duplessis, en 1936, avait réuni ses collaborateurs immédiats pour leur annoncer son retrait de la vie politique. M. Charbonneau écrit à propos de M. Gouin ces phrases extrêmement dures : « Peut-être est-ce mon imagination, mais j'avais l'impression qu'il était heureux de rentrer dans le rang. Mais comment expliquer son effondrement, ce jour-là, le caractère de playboy qu'il tentait de donner au personnage qu'il présentait devant les hommes qui l'avaient soutenu, qui avaient combattu à ses côtés et qui méritaient mieux, pour s'être attaché à sa fortune politique, qu'une pirouette et cette ridicule pantalonnade de son arrivée en retard à la mise en candidature. Les grains de sable n'enrayent que les machines qui n'auraient pas décollé de toute façon.

« Une profonde pitié me tenait aux entrailles. Je venais d'assister à une sorte de suicide moral. Je cherchais pour cet homme des raisons de

continuer à vivre. Je me révoltais contre la brutalité du coup qui tranchait le fil de cette carrière politique. Le plus pénible, c'était de voir ce fantôme continuer de marcher, de causer sur un ton d'intimité avec ceux qui étaient restés et qui lui étaient personnellement attachés »

Le livre de M. Charbonneau se termine ainsi, et le mot *amer* y prend toute sa signification.

J.-G. P.

JOURNAL D'UN JEUNE MARIE, ROMAN PAR ROGER FOURNIER, LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE, MONTREAL, 1966, 198 PAGES

Ce roman de M. Roger Fournier — son troisième — étonne le lecteur à plus d'un titre. Et cet étonnement, dû à la verdeur du langage, risque de lui faire oublier le sens profond du livre, sa signification, sa vérité. Je dirai d'abord qu'il s'agit, selon moi, d'un livre important où l'on analyse, de façon crue et souvent cruelle, les mouvements intérieurs, les comportements humains dans ce qu'ils ont souvent de misérable, les états de l'homme qui s'illusionne sur lui-même et sur les autres.

M. Fournier a été l'un des premiers romanciers québécois à introduire dans la littérature d'ici une certaine forme d'érotisme qui s'apparente davantage à l'instinct brutal ou au rut qu'à l'érotisme véritable. Mais il est fidèle à lui-même, raconte des histoires parfois scabreuses avec beaucoup d'humour généralement et quand il décrit, comme dans son précédent roman, *A nous deux*, la scène où un jeune crétin qui a besoin d'argent fait l'amour à sa vieille dame riche, il ne se prend pas plus au sérieux que dans ce *Journal* où le jeune marié passe la nuit avec sa belle-soeur pendant que sa femme accouche de leur premier enfant.

On reprochera sans doute à ce roman une vulgarité dans le langage et dans l'expression même des sentiments. Il le faudrait pas se laisser prendre aux apparences. La vulgarité se manifeste souvent dans ce livre, mais elle est voulue et créée comme illustration de l'univers où se meuvent les personnages, où se déroulent leurs vies de petites gens, aux gestes mécaniques et gauches.

Si, personnellement, je puis regretter que l'auteur ait voulu, à plusieurs endroits, forcer les choses, les situations et les mots, je ne puis cependant oublier son dessein, ni l'univers qu'il veut peindre, ni les personnages qui se débattent dans ce quotidien qui est souvent misérable pour la plupart des gens. M. Fournier a choisi le parti du réalisme complet, nommé et décrit par ses personnages comme une chose dont ils voudraient sortir, et je pense qu'à partir de cela il faut respecter sa démarche qui s'inscrit dans une ligne d'écriture et de création qu'il pratique depuis son premier livre.

Il y a aussi le langage, M. Fournier met en scène certains personnages qui pratiquent une langue scabreuse à souhait, populaire et toujours obscène. Il transcrit, à ce moment-là, sans la transposer, une réalité que nous retrouvons tous chaque jour. J'ai été frappé, en relisant certains passages de son livre, de constater à quel point les paroles du mécanicien, aussi vulgaires soient-elles, reflétaient le rythme du langage populaire.

Il est à craindre toutefois que ce flot vert et verbal, qui sera diversement apprécié, ne fasse oublier le sens profond du livre. Je disais au début qu'il s'agissait, pour moi, d'un livre important : il faudrait maintenant voir en quel sens.

Un jeune homme décide de se marier après des années de vie impétueuse, remplies d'aventures et de plaisirs. La jeune fille qu'il épouse est évidemment de bonne famille, vierge et oie blanche comme l'éducation du Québec a su en produire.

Le playboy d'il y a peu de temps ne retrouve pas avec elle l'élan qu'il avait toujours pratiqué et pendant la grossesse de sa femme qui survient rapidement après leur mariage, il commence à se désintéresser d'elle et même à la détester, tout en s'enfonçant dans une rêverie sans nom. La jeune épouse accepte mal son état, le mariage se délabre progressivement. La naissance de l'enfant, loin d'arranger les choses, ne fait qu'éloigner les époux l'un de l'autre. S'ils ne détestent pas ouvertement leur fils, ils s'en désintéressent totalement; il est un lien qu'ils ne souhaitent pas et dont ils se passeraient volontiers. Il devient aussi une corvée qu'ils se transmettent de l'un à l'autre. Le jeune marié connaît en même temps des difficultés, imaginaires souvent, dans son travail et sombre peu à peu dans une neurasthénie qui l'amène au seuil de la folie, et l'auteur termine son récit au moment où il sombre dans un rêve sans fin.

Toute cette situation permet à l'auteur d'étudier les réactions de ses personnages, de les suivre dans leurs gestes quotidiens, mesquins et ennuyeux. En particulier, il observe tous les faits de la vie triste et ennuyeuse de ce coupe pour qui l'amour n'existe plus. Son observation est attentive et cruelle. Des soirées entre la télévision, la bouteille de gin et les cigarettes. La présence grossière de la belle-mère, ses insistances et ses leçons morales, la vie de bureau et ses illusives diversions, les échappées au goût amer, tout cela est d'une vérité criante et confère à ce livre une grande force.

Il y a aussi une autre chose que je voudrais signaler, c'est l'humour dont l'auteur fait preuve à tant de reprises et même aux moments les plus tragiques. Il donne ainsi une autre preuve de son talent.

Ce *Journal d'un jeune marié* est sûrement le meilleur roman publié au Québec cette saison.

J.-G. P.

LE SUR-VIVRE, ESSAI PAR MARC BEIGBEDER, EDITIONS ROBERT MOREL, 1966, 236 PAGES.

Voici un livre plein et chaud comme l'été. Une méditation sur l'homme et ses gestes, poursuivie dans la plénitude et la sagesse, dans le bonheur d'être et d'exister.

L'auteur de cet essai s'attarde surtout à comprendre l'homme et son comportement, ses nécessités de vie et d'amour, ses instincts profonds. Mais pour lui, l'homme n'est pas une borne ni une chose fixée pour toujours, c'est un renouvellement constant, une marche en avant, un empire qui n'aura jamais fini de se créer.

Un essai comme celui-là, aussi positif et aussi sain, se résume mal dans ses grandes lignes et il m'apparaît plus logique, pour en décrire le sens, d'en citer quelques extraits qui illustreront l'ensemble.

Parlant du vêtement, l'auteur écrit : « *Se vêtir, c'est donc déjà sortir de soi. Contrairement à ce que l'on s'acharne à soutenir depuis des siècles, le vêtement n'a aucun rapport avec la pudeur, il ne lui doit nullement sa naissance. Il est patent, d'ailleurs, que loin de tuer le désir, il le suscite : une femme est généralement plus attirante habillée que si brusquement elle se met à nu. (...)* Et n'objectez pas qu'elle est attirante habillée parce

que le vêtement moule ses formes : c'est parce qu'il les amplifie, qu'il les porte à une supérieure et fuyante échelle, c'est parce qu'il les dissipe et les surforme, non pas parce qu'il les cerne et les dessine. (...) La pudeur n'est pas issue d'une crainte d'être regardé, mais d'être surpris réduit à soi ».

Un peu plus loin, parlant du couple et de l'amour, il dit : « *Qu'est-ce que faire l'amour ? Ce n'est pas autre chose, comme manger, boire et parler, que s'échapper de soi, que joindre. Dans l'amour, je cesse de me mettre en rertait, je cesse de ne pas être, je suis. Le couple, n'est pas l'addition ni même le mélange de deux individus, il est leur oubli, leur accomplissement individuel. Il ne faut pas se représenter que, dans le baiser ou le coit, il y a ces deux corps unis que peignent les vignettes, ils ne sont que négativement, ils ne sont pas, il y a deux corps immenses, si étendus, si étendus qu'ils ne sont même plus, que seuls existent des moi unitifs. De là cette joie de l'amour, à la fois pleine et solitaire, à laquelle l'autre est indispensable, mais qui transporte chacun seul. Certains disent ne pas la connaître : c'est qu'ils restent ancrés à leur corps en paquet, en boule, au lieu de l'amener à sa transfiguration, à sa transcorporation, à sa transsubstantiation. Bien informé comme presque toujours, le langage dit qu'on fait l'amour. Chacun le fait (à chacun).* »

Parlant de la vie, il déclare : « *La vie n'est pas le fait d'être vivant, mais de chercher la vie, de chercher autre chose que soi et par là de trouver la vie* ».

L'auteur prétend que tout acte est mystique et par là même, nous emporte hors de nous, nous fait toucher à autre chose. Selon lui, être vivant, « *c'est manquer de quelque chose qui est vôtre, c'est chercher à ramener à soi ce qui vous fut un jour ôté* ».

Ses réflexions sur la vie, le travail, la nourriture, amènent l'auteur à parler de nouveau de l'amour : « *L'amour abstrait n'existe pas, la seule manière d'être en amour est de le faire, avec tous les risques d'erreur ou d'amputations; qui évite ce qu'il appelle l'animalité de l'amour ne trouvera pas les richesses de l'amour, car elles en naissent. Cette animalité, d'ailleurs, n'en est pas une c'est notre esprit de séparation qui, se refusant à la fusion et à la communion, la taxe ainsi pour ne pas se rendre : la prétendue animalité de l'amour n'exprime que notre remise au monde et notre humiliation* ». Il affirmera plus loin « *le corps est source de toute joie* ».

Je me rends bien compte qu'en transcrivant ainsi certains passages de ce livre, je n'ai fait que souligner des moments, mais ces moments me paraissent assez importants pour décrire la santé de cet essai, de ce livre qui fait du bien.

J.-G. P.

LIVRES ET AUTEURS CANADIENS, EDITIONS JUMONVILLE, CASE POSTALE 1177, STATION B, MONTREAL, 1967, 210 PAGES.

M. Adrien Thério n'est pas homme à se laisser arrêter par les obstacles; il donne l'exemple d'une solide opiniâtreté et sait continuer une action en laquelle il croit malgré les difficultés de tous ordres qui pourraient l'en empêcher. Depuis plusieurs années, il publie, avec une nombreuse équipe de collaborateurs, sous le titre *Livres et auteurs canadiens*, un panorama critique de l'année littéraire.

Chaque année, cette publication s'améliore, et le dernier numéro, celui de l'année 1966, marque un très net progrès sur le précédent : mise-en-page un peu plus soignée, annexes plus complètes, bibliographie plus détaillée, même si beaucoup d'hésitations se font sentir encore ici et là.

Dans ce répertoire, on trouve l'analyse de tous les livres parus au cours de l'année, dans quelque discipline que ce soit : c'est en sens que ce répertoire est très utile.

Il manque cependant encore à ce répertoire certaines données qui me paraissent nécessaires : ainsi, on devrait retrouver, dans la bibliographie générale, le prix de l'ouvrage mentionné. Il serait utile aussi que l'on ait sur chaque auteur une notice bio-bibliographique. Enfin, il m'apparaît que les analyses et les critiques sont souvent trop longues. Acceptons que l'on consacre quatre pages au beau recueil de poèmes de Rina Lasnier, *L'Arbre blanc*, ou six pages à *La route d'Altamont*, de Gabrielle Roy : ce sont là des livres importants ; mais pourquoi commenter longuement, en deux, trois ou quatre pages de petits recueils de poèmes qui ont vraiment peu d'importance. Quelques paragraphes suffiraient bien.

En ce sens, la section consacrée au théâtre me semble beaucoup plus équilibrée. L'auteur de cette section, M. Bernard Julien, commente chacune des pièces publiées au cours de l'année en une demi-page d'où sont absents les bavardages inutiles.

On lira aussi avec profit, dans ce répertoire, deux études un peu plus fouillées, l'une de M. Roger Godbout sur l'oeuvre d'André Langevin, l'autre de M. Jean Tétreau sur François Hertel.

J.-G. P.

LES COEURS EMPAILLÉS, NOUVELLES PAR CLAUDE JASMIN, MONTREAL, 1967, EDITIONS PARTI-PRIS, 136 PAGES.

Ce qui me plaît le plus dans le recueil de nouvelles de M. Claude Jasmin, c'est la multitude de portraits rapides qu'il dresse en quelques lignes ou quelques pages, et le rythme accéléré avec lequel l'action se déroule dans l'une ou l'autre nouvelle.

Les personnages de ce livre ont tous ceci en commun qu'ils sont aux prises avec la vie, souvent impuissants à modifier leur sort et leur destin, prisonniers d'eux-mêmes, de leur passé douteux ou de leur pusillanimité, de leurs faiblesses et de leurs complexes. En particulier toutes ces Huguette, Hélène, Jeanne et Yolande qui donnent leur nom aux titres des nouvelles.

Les durs-à-cuire, qui sont nombreux dans ce livre, sont des êtres très doux et généralement victimes des autres, les filles rampent devant leur ami, les bons sentiments succèdent sans remords et très vite, aux révoltes et aux crimes.

Mais tout cela est grouillant, tout bouge dans un sens ou un autre, on s'illusionne, on aime et on meurt rapidement.

M. Jasmin aura réussi avec une dizaine de nouvelles qui se déroulent toutes à Montréal ou aux environs, dans des lieux nommés, à faire vivre en quelques pages des êtres humains toujours à la recherche du bonheur ou de ses succédanés qui souvent, pour eux de la « petite extrace », en tiennent lieu.

J.-G. P.